

Facebook :  ACHA

Mail :  achistoireardres@free.fr

Site internet :  <http://asso.nordnet.fr/acha/>

Cet été l'ACHA n'a pas chômé.

- Visites d'Ardres, les jeudis et samedis.
- Fêtes de Belle-Roze, le 8 juillet.
- Bicentenaire de la mort du Général Dorsenne, le 24 juillet.
- Nuit de la Chauve souris, le 24 Août.
- Forum des associations, le 2 septembre.
- Journées du Patrimoine (Patrimoine caché, p8), le 16 septembre.
- Publication d'ACHA INFO.



ACHA-INFO, le premier bulletin d'une série que j'espère longue, résume l'activité des premiers mois 2012 de l'association. Vous trouverez :

- Rodelinghem et la Leulène (Compilation de travaux scientifiques sur cette commune méconnue de l'Ardrésis). p 2.
- Église Saint-Eloi de Dunkerque (Compte rendu d'un voyage d'étude sur l'architecture et le décor de ce monument). p 4.
- Cours publics d'accouchement (Fruit d'une recherche aux archives départementales du Pas de Calais). Illustration ci-dessous et p 6.

Michel Cabal.



Mannequin d'accouchement conçu par madame Du Coudray, déposé à Rouen en 1777.
Musée FLAUBERT et d'Histoire de la Médecine, 51 rue Le Cat, ROUEN.



RODELINGHEM « SUR LA LEULENE » CÉLÉBRÉE PAR EUSTACHE DESCHAMPS EN 1383.

Un petit groupe de marcheurs de l'ACHA, à la recherche du tracé historique de la Leulène, s'est retrouvé à Rodelinghem. L'idée de base s'est alors étoffée : le dossier sur la Leulène sera enrichi par des éléments complémentaires à ceux, déjà nombreux, découverts par les « Coudrous » sur leur village.

(C'est ainsi que Monique et Michel Debuyser, Brigitte Delgrange, Désiré Fachon, Hubert Larue et Marie-Claude Pette se sont retrouvés, en présence de Jacques Bloume, de Rodelinghem, afin de s'attribuer les éléments de recherche, et ce, de façon quasi exhaustive.)

Une présentation du territoire a été définie : à 4km d'Ardres, il couvre une superficie de 435 ha pour 538 hab. Sa géologie explique la présence remarquable de trois courants d'eau sous la commune. Les 350 ha de terre agricole sont répartis entre cinq exploitants, montrant ainsi le retrait progressif et inexorable de l'agriculture. Depuis 1994, le village est traversé par le TGV, il semble que le coeur du village n'a pas à en souffrir puisque la ligne est en déblai.

L'étymologie, les **lieux-dits** ont été étudiés, ainsi que le **patrimoine communal** : l'église qui daterait du 11^{ème} siècle, selon une clef de voûte, et le **cimetière** où l'on peut voir une croix dédiée à la famille Quéhen. **L'église St Michel** doit sa notoriété à une pierre tombale, aujourd'hui au Musée de Boulogne. Rare vestige de la domination anglaise de 1347 à 1558, elle recouvrait les corps de John Holle et de son épouse Kateryn.

L'histoire a été relatée : *L'origine du nom* est connue depuis, au moins, le Moyen Âge. Lambert d'Ardres raconte, vers 1160, qu'**Arnould IV, dit de Colvède, seigneur d'Ardres**, avait fait construire une maladrerie avec une chapelle, ces bâtiments étaient situés sur le chemin de **la Leulène**. Ce village était, avec Landrethun-lez-Ardres, *l'une des vingt-six seigneuries du Comté de Guînes*.

Au fil des siècles et des vicissitudes des guerres, contre les Anglais et les Espagnols, **le village a été témoin**, d'abord de la *rencontre entre François 1er et Henri VIII, lors de l'entrevue du Camp du drap d'or*, puis de de l'héroïsme de « *la belle Roze* » à Ardres. Dès la Révolution, le 31 janvier 1790, est élu le *1er maire de la commune : Jean Quehen*. Seize autres suivront. On peut noter que, de 1888 à 1983, soit pendant près de 100 ans, c'est la famille Declémy qui a été aux commandes de la collectivité.

La Leulène est une portion de la **Via Francigena**, route internationale qui menait de Rome à Sangatte, puis Wissant afin de passer en Angleterre. A Canterbury, on peut voir une plaque indiquant cette route, près de la cathédrale. Ce chemin de pèlerinage porte le nom de « **Leulène** » entre Théroouanne et Wissant. Très fréquentée par les ecclésiastiques, les rois, les croisés, les pèlerins, les commerçants, elle était d'un grand revenu pour les comtes de Guînes qui l'entretenaient, et qui percevaient des droits de tonlieu (taxes) et de travers (péage) sur toutes les marchandises et les voyageurs. Mais l'insécurité régnait : en butte aux bandes de détresseurs, les convois étaient encadrés de gens d'armes pour les protéger. En 1160, Thierry d'Alsace, comte de Flandre, fit creuser le port de Gravelines et canaliser l'Aa qui donnait ainsi à St-Omer un débouché sur la Mer du Nord. Parallèlement, le chemin d'Ardres à Calais fut développé. Ces deux voies de communication édifiées, la Leulène périclita dès la fin du douzième siècle.

Eustache Deschamps (1345-1406), poète français était historiographe royal. Rodelinghem était très connu à la fin de la Guerre de Cent ans puisque c'est en suivant Charles VI, dans sa lutte contre les Flamands que le poète écrit « **Voeu pour la paix** », balade aussi appelée « **D'accord commun à Rodelinghem** ». La balade comporte trois strophes dans lesquelles toute la région dévastée est citée. En voici un extrait :

« *D'accort commun a Rodelinguehem^e*
Ly plat pais ars, gastez et deffais,
Tristes dolens, perdroit en tel maniere ;
Ardre huchoit en disant : « Faictes paix !
Le Montore^f Je Planque^g, amie chiere,
Estremboque^h, Audruic qui est fiere,
Le Virelart requerons
Alembon, Liqueⁱ Fyennes^j, supplions ;
Tout est perdu vers Barbelinguehem
Pour ce vous lo^k que nous nous accordons
D'accort commun a Rodelinguehem »

[e. Rodelinghem. - f. La Montoire, ville forte, près d'Ardres. - g. Le Planque, château-fort sur la frontière de France. (NDLR : Planche tournoise, près d'Hames) - h. Peut-être Esprobecque, petite ville près d'Ardres. (NDLR : probablement D'Estiembecque, à Louches) – (NDLR : Virelart, probablement le Vrolant). - i. Villes ou villages près d'Ardres. - j. Fyennes était une des douze baronnies du comté de Guînes. - k. Je vous conseille. -]

Traduction possible :

D'accord commun à Rodelinghem
Le plat pays brûlé, gâté et défait,
Tristes souffrances, perdrait de telle manière;
Ardres hurlait en disant : « Faites paix ! »
La Montoire, La planche, chère amie,
Estiembecque, Audruicq qui est fière,
Le Vrolant réclamons
Alembon, Licques, Fiennes, supplions ;
Tout est perdu vers Balinghem
Pour cela je vous conseille que nous nous
accordions
D'accord commun à Rodelinghem

Marie-Claude PETTE

A l'occasion des journées du Patrimoine, vous êtes invités au vernissage de l'exposition qui se tiendra le samedi 15 septembre à 18h30. L'exposition sera visible tous les après-midi de la semaine suivante. Programme complet de ces journées en page 8.



7 mars 2012

Visite de l'église Saint ELOI à DUNKERQUE

Jusqu'à la Révolution, Saint Eloi était la seule église paroissiale de Dunkerque. Il existait bien quelques chapelles, mais elles appartenaient à des ordres religieux (les Récollets par ex.). Ce n'est qu'après la période révolutionnaire et le départ des congrégations que l'ancienne chapelle du couvent des Récollets fut érigée en 1803 en l'église paroissiale St Jean-Baptiste.

L'origine de l'église Saint Eloi est en partie inconnue.

La Hallekerque du XV^e siècle:

A partir de 1450 on construisit une hallekerque à trois vaisseaux d'égale hauteur suivant le modèle régional. Dotée d'un transept elle avait la forme de croix latine. Les travaux durèrent quinze années et nécessitèrent la contribution de tous les habitants : or des princes et des seigneurs, dîme des pêcheurs (remplacée ensuite par le « filet saint » produit de la vente du contenu du premier coup de filet du vendredi), travail des gens du peuple...

Malheureusement l'édifice subit très tôt les outrages de la guerre: Le 1^o juillet 1558, la cavalerie française, menée par le Maréchal de Thermes, s'empare de la ville et la met à sac. L'église fut incendiée...

L'église du XVI^e siècle

Dès 1559, le Magistrat (Conseil municipal) décida sa reconstruction. Les Dunkerquois veulent un édifice plus grand et plus beau. Ils font appel à l'architecte Jean de Reneville qui réalisera une admirable église à trois vaisseaux bordés de cinq chapelles rayonnantes en gothique flamboyant, style pourtant partout détrôné par le style Renaissance : la sacristie fut la seule concession à la modernité architecturale du siècle.

Mais les Dunkerquois ont vu un peu grand ...

Sept ans après le début des travaux, les ressources ne permettent pas la poursuite du projet. On aura beau trouver des revenus supplémentaires avec les droits d'inhumation dans l'église, il faudra se contenter d'un sanctuaire inachevé, fermé par un mur aveugle. Un passage est établi entre ce mur espéré provisoire et les bâtiments vestiges de l'ancien édifice restés attachés à la tour qui, elle, ne sera plus jamais incluse dans l'église.

Ce nouveau sanctuaire allait vite connaître des déboires : treize ans après sa reconstruction, les iconoclastes pillent l'église, abattent les statues, volent les cloches... Ils la transforment en écuries, magasin à fourrage, caserne... Il faut attendre 1583, pour qu'Alexandre Farnèse, Gouverneur des Pays-Bas, délivre la ville et la prenne sous sa protection. L'église, remise en état, sera officiellement purifiée par l'évêque d'Ypres.

Vers 1588 est installé un autel monumental en marbre de Lydie et albâtre. Il atteint le sommet du chœur. Au centre du retable un tableau de Pierre POURBUS, représente la Cène.

A l'issue de la bataille des Dunes (victoire franco-anglaise), le 14 juin 1658, Gravelines devient française, Dunkerque anglaise. Elle le restera jusqu'au 2 décembre 1662 date de son rachat aux Anglais par la France. Saint-Eloi y accueille Louis XIV pour un solennel Te Deum.

Les agrandissements et embellissements de Louis VICTOR (1782)

La fin du XVIII^e siècle est marquée par d'importantes transformations de la cité. Dans ce contexte, en 1782, l'Intendant de Flandre Charles-Alexandre de Calonne demande à l'architecte parisien Victor LOUIS (grand prix de Rome et auteur du Théâtre de Bordeaux) d'agrandir l'église, de réaliser un projet de façade et de matérialiser la séparation maintenant effective de l'église à sa tour. Les travaux menés de 1783 à 1787 changèrent rapidement la physionomie de l'église dès lors composée de 5 vaisseaux parallèles et distante de son clocher.

Victor Louis agrandit le sanctuaire de l'intérieur, supprimant des chapelles latérales, repoussant les murs extérieurs de l'épaisseur des contreforts, grossissant les piliers.

Lors de ces travaux il est procédé à l'exhumation de 1600 des corps qui y étaient enterrés. Les autres sont enfouis plus profondément et recouverts de chaux et de terre avant la réfection du dallage.

Un maître-autel romain en marbre se substitue au gigantesque autel de 1558 que Victor Louis a fait abattre, mais dont l'auteur de la destruction a conservé le souvenir par un croquis précis.

Quant à la façade, sa réalisation d'emblée fut décriée tant par son coût que par sa disharmonie (péristyle façon temple grec clin d'œil au siècle des Lumières qui porte aux nues l'Antiquité!); elle vieillit prématurément (vice de construction, qualité discutable des matériaux...).

La façade d'Adolphe Van Moë (1885)

L'aspect désolant du mur provisoire, élevé pour éviter les chutes de pierres, détermina la Société Dunkerquoise pour l'Encouragement des Sciences, des Lettres et des Arts à organiser un concours pour l'élévation d'une façade en remplacement du "péristyle".

Après réunion du Jury et présentation publique des projets à l'hôtel de ville, l'architecte local Adolphe Van Moë fut le candidat retenu. Un siècle après sa construction, le temple grec doit être démoli.

La première pierre de la nouvelle façade fut posée solennellement le 1^{er} avril 1887. Elle fut achevée en 1891 sous la direction de M. Lecocq, architecte de la ville en remplacement de Van Moë dessaisi du chantier. Son style "Gothique Île-de-France" constitue un reflet des modèles en vue à l'époque, mais ne correspond pas plus que le portique néoclassique de Victor Louis à une église de tradition dunkerquoise!

Les vicissitudes du XX^e siècle

Lors de la première guerre mondiale l'édifice fut durement touché par les bombardements de 1915. La situation d'urgence lui valut d'être classé "Monument Historique" en 1916. Le sanctuaire subit donc une longue restauration financée par les dommages de guerre et ne put rouvrir ses portes qu'en 1930, avant que de nouveau le sort ne s'acharne...

Il fallut moins de dix ans pour que l'église ne subisse une nouvelle destruction! Lors des grands bombardements de 1940, les terribles bombes incendiaires ne laissèrent alors que les murs... Une seconde restauration, aussi lente et minutieuse que la précédente, fut entreprise. L'édifice fut progressivement rendu au culte dès que le 30 novembre 1947, le cardinal Liénart a présidé l'inauguration des deux premiers vaisseaux restaurés. La complète remise en état ne date que de 1985.



Cours publics d'accouchement 1774-1775

La consultation des archives réserve bien des surprises et là où l'on s'y attendait le moins. Ainsi pour les archives communales d'Ardres, classées dès le XVIII^e siècle inventoriées dans les années 1860 et conservées aujourd'hui aux Archives départementales du Pas-de-Calais, à Dainville.

Il y a là, bien sûr, matière à rédiger l'histoire de la ville : E. Ranson et ses successeurs ne s'en sont pas privés. Il y a là aussi - et c'est plus original - matière à traiter de l'histoire de la médecine, plus précisément de la naissance de l'obstétrique au XVIII^e siècle (GG21, Cours publics d'accouchement, 9p, 1774-1775).

Ardres au XVIII^e siècle

Ardres est, au milieu du XVIII^e siècle, une ville d'un bon millier d'habitants ; le chef-lieu du Gouvernement d'Ardres (lointain héritier du Comté de Guînes), siège d'une Subdélégation de l'Intendance de Picardie ; la plus importante paroisse du Doyenné... d'Alquînes ; enfin, une place forte proche de la frontière nord du Royaume, dont les régiments de cavalerie et les approvisionnements font la réputation. Le marché s'y tient le jeudi et assure les échanges entre l'Artois et la plaine, entre Saint-Omer et Calais.

Cette petite ville commence à avoir de l'allure : à l'ombre de son église Saint-Omer (1503) et du couvent des Carmes (1679) à proximité de nombreux bâtiments militaires (neufs ou restaurés). L'habitat se densifie et se modernise (utilisation de la pierre blanche, apparition de la brique jaune, généralisation de la panne flamande). Les remparts s'imposent toujours, mais les « dehors » prennent de l'importance, à la suite de la réouverture, en 1763, de la porte du Haut (vers Saint-Omer et Licques), qui était murée depuis le siège de 1596 : transfert du cimetière (1763-1777), plantation de l'allée des tilleuls (1766), naissance d'un nouveau quartier au Sud-Est. Au Nord-Ouest (vers Calais et Guînes), le faubourg de la Basse-ville se développe, le chemin royal est redressé à la fin des années 1740 et le nouveau pont d'Ardres ouvert à la circulation en 1754.

C'est à cette époque - le règne de Louis XV - qu'est fondée, en ville, une nouvelle institution, l'hospice (actuellement maison des associations). Il résulte de la fusion de l'hôpital Saint-Nicolas (d'origine médiévale, situé sur le côté est de la rue Destailleurs, autrefois rue des potiers, aujourd'hui rue Eugène-Stubs)(1) et de l'hôpital militaire (issu de l'Edit royal de 1704 et blotti contre le rempart à côté de la porte du Haut, aujourd'hui Esplanade Leclerc). Il est construit entre 1757 et 1760 par Dominique Lange (dont la pierre tombale se trouve dans l'église), du côté ouest de la rue Destailleurs, sur le terrain des Pauvres donné par la ville ; il est financé par le roi. Les Sœurs de la Charité le desservent et en 1774 Joseph Alexis Coste (2) en est le chirurgien juré et son épouse Marie-Thérèse Bouton adjointe pour les accouchements. Notables locaux, travaillant dans un établissement moderne, jeunes professionnels, ils sont soucieux de se perfectionner... et s'inscrivent au cours de Mme Du Coudray, « sage femme royale itinérante ».

Les cours publics d'accouchement de Mme Du Coudray

Durant le siècle des lumières, les soins médicaux s'améliorent et l'hygiène devient une préoccupation. Des spécialités naissent, l'obstétrique début XVIII^e, la chirurgie en 1748.

A partir de 1759, et pendant 25 ans, la sage-femme Marguerite Du Coudray (1712-1790) sillonne la France au nom des rois Louis XV et Louis XVI, pour « le bien de l'humanité et la perpétuation de l'espèce » : publication de l'Abrégé de l'art des accouchements, cours publics d'accouchement, démonstration de la « machine » qu'elle a inventée (c'est-à-dire un mannequin représentant, grandeur nature, la partie inférieure d'un corps de femme et une poupée de la taille d'un nouveau-né). Ses cours sont donnés dans les principales villes du Royaume à des candidats sélectionnés, sur choix des officiers municipaux, et après avis du Subdélégué du Gouvernement (avis local) et de l'Intendant de la Généralité (avis régional). Ils durent de quatre à six semaines pour les sages-femmes, deux semaines pour les chirurgiens, et les frais sont pris en charge par les collectivités. A terme, l'étudiant reçoit un brevet de capacité (passé devant jury), le manuel de Mme Du Coudray et une trousse de petit matériel. Un exemplaire de la « machine » peut être acquis, qui servira à diffuser les nouvelles techniques d'accouchement, en ville et à la campagne.

Au début de l'année 1774, les époux Coste exerçant à l'hospice d'Ardres sont informés que Mme Du Coudray, sage-femme itinérante, va dispenser son enseignement en mai et juin à Amiens, capitale de la Picardie. La candidature de Mme Coste, présentée le 17 mars par les officiers municipaux, est approuvée dans les semaines suivantes par le Subdélégué Garnier à Ardres, puis l'Intendant d'Agay à Amiens. La sage-femme assiste aux cours de la mi-mai au 14 juin, sachant que ses frais de déplacement et de séjour seront remboursés. Pour le docteur Coste, la procédure est plus rapide : demande le 8 juin, acceptation dès le lendemain ou presque (3). Le chirurgien se documente à partir du 20 juin à Amiens et ramène à Ardres le 4 juillet, une machine que l'octroi a payée 200 livres et qu'il dépose en mairie. Enfin, le 8 février 1775, les époux Coste sont gratifiés d'une « somme de 280 livres pour leur voyage à Amiens, l'année dernière à l'occasion du cours d'accouchement de la dame Du Coudray et pour le cours particulier qu'ils ont donné aux femmes de l'Ardrésis ».

En conclusion, il convient de préciser que Mme Du Coudray a dû former près de 5000 accoucheuses et de 1000 médecins, entre 1759 et 1786 ; et d'indiquer que la seule de ses machines existant encore aujourd'hui est conservée au musée Flaubert à Rouen (4).

Docteur Michel Cabal

(1) Du nom des bienfaiteurs de l'hospice, le curé Destailleurs (début XVIII^e siècle) et Eugène Stubbs (fin XIX^e siècle).

(2) Joseph-Alexis Coste a été officier municipal à Ardres à l'époque révolutionnaire. Peut-être est-il parent avec Jean-François Coste, médecin de l'Indépendance américaine, de la Révolution française et de l'Empire, qui connaissait parfaitement les hôpitaux de Calais, Saint-Omer et... Ardres ?

(3) La candidature du médecin Theillier, de Licques, ne semble pas avoir été retenue.

(4) Le musée Flaubert, installé dans une aile de l'ancien hôpital général de Rouen (aujourd'hui Préfecture de région) honore la mémoire de l'écrivain et celle de son père et de son frère qui furent deux médecins hospitaliers. Il présente deux œuvres emblématiques : le « perroquet » de Flaubert et la « machine » de Mme Du Coudray.

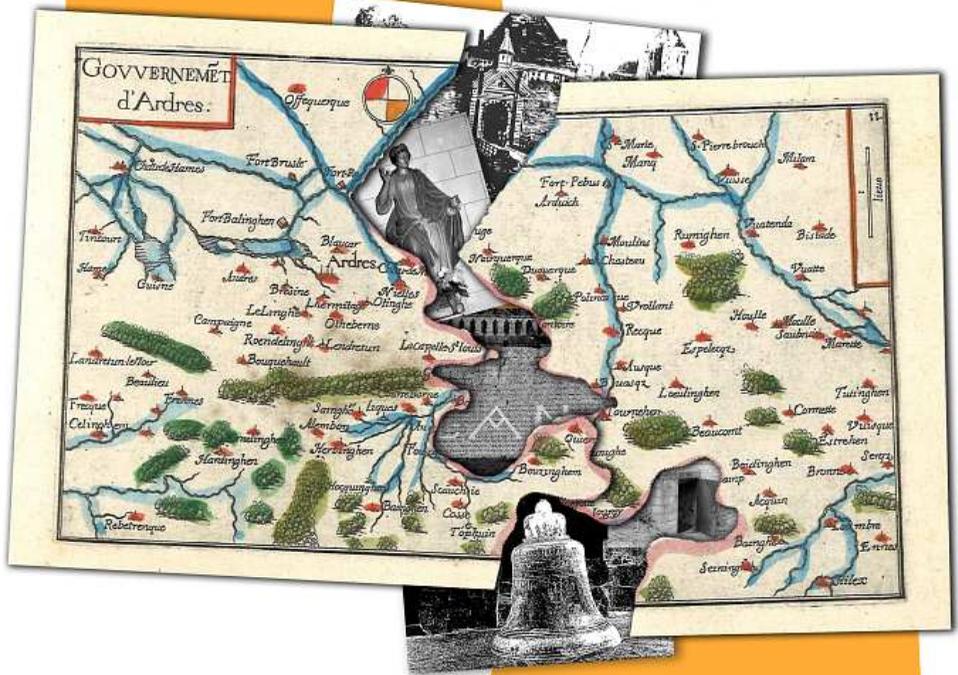


AFFICHE DES JOURNÉES DU PATRIMOINE 2012.

ACHA : Association Culturelle et Historique d'Ardres

Journée du Patrimoine
Dimanche 16 Septembre 2012

Patrimoine caché... Picardie ou Artois ?



Exposition : *Frontière cachée, Picardie/Artois.*

Chapelle des Carmes : le 16 septembre de 10h à 19h, et du 22 au 27 de 15h à 17h30.

Circuit commenté en car : le 16 septembre.

Départ de la Chapelle des Carmes à 10h, 15h et 16h.

Réservation à l'Office du Tourisme : 03.21.35.28.51

Visites guidées d'Ardres : *Chapelle des Carmes, Eglise, Bastion Royal et Paires.*

Prix du circuit en bus : 8 euros